

CHARLES PÉGUY

la lecture comme engagement

Benoît Chantre
Péguy point final
Le **Félin**

■ Charles Péguy a défini ainsi l'acte de lire. C'est au début de *Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, texte posthume datant de 1913... Lire, écrit-il, « c'est entrer dans; dans quoi, mon ami; dans une œuvre, dans la lecture d'une œuvre, dans une vie, dans la contemplation d'une vie, avec amitié, avec fidélité, avec même une sorte de complaisance indispensable, non seulement avec sympathie, mais avec amour; qu'il faut entrer comme dans la source de l'œuvre; et littéralement collaborer avec l'auteur; qu'il ne faut pas recevoir l'œuvre passivement; que la lecture est l'acte commun, l'opération commune du lisant et du lu, de l'œuvre et du lecteur, du livre et du lecteur, de l'auteur et du lecteur... » Par ces mots, Péguy n'adresse pas un signe de connivence à son lecteur. Il ne lui lance pas un clin d'œil complice. Au contraire, il l'engage, au sens le plus concret du verbe, il le compromet. Et le mot « complaisance », employé ici dans son sens ancien, ne comporte rien de péjoratif ou de dégradant. Aujourd'hui, ce même mot désigne les petits trafics amicaux qui règnent dans chaque milieu, et pas seulement celui des Lettres. Ce lien puissant, créateur, entre celui qui lit et celui qui écrit, entre le « lisant et le lu », ouvre une perspective dynamique et collective à la littérature, qui n'est plus un exercice par lequel l'écrivain affirme et exalte son « moi » afin de séduire son lecteur. Et pas davantage un motif d'isolement pour le lecteur. Mais si elle n'est plus cela, si elle ne veut plus se tenir dans ces étroites limites, quels moyens, quel horizon doit se donner la littérature? Et à quel destin immédiat, concret, est appelé l'art d'écrire? À ces questions, le livre de Benoît Chantre répond avec une belle éloquence, une conviction forte, suscitées, fécondées, par son sujet même. Car cette réponse ne peut s'articuler qu'à partir de la démarche propre de l'écrivain. Et « le point final » évoqué par le titre, parce qu'il « colore rétrospectivement l'ensemble de la phrase », indique le sens de la démarche de l'essayiste, qui parle de « conversion vers l'origine ». On sait que dans la vraie vie Péguy ne put achever la phrase qu'il était en train d'écrire au moment de son départ au front en août 1914, qui précéda sa mort au champ d'honneur un mois plus tard. Ce suspens figure admirablement tout le travail d'écriture et de pensée du gérant des *Cahiers de la quinzaine*. Un travail comme infatigable – ou plus précisément, qui fait de la fatigue même un ressort, en élan, un devoir. « Péguy n'aura cessé de méditer, écrit Chantre, en termes d'héroïsme ou de responsabilité, ce point final. » Pour bien évaluer une œuvre comme celle de Péguy (et cela vaut pour d'autres œuvres), on ne doit pas s'en tenir à distance. Le regard critique n'est pas de surplomb mais de participation. Benoît Chantre écrit : « La question esthétique est, chez Péguy, éthique et politique. Trouver un style, c'est authentifier un engagement. Tels sont les enjeux de la répétition dans son écriture et sa pensée. L'ébranlement de cette écriture est une manière de répondre à la fièvre du monde moderne, à "l'aboïement furieux, l'engueulement fou des meutes nationalistes et antisémitiques, hurlant à la mort, au massacre, à la saoulerie de sang, d'injustice et de crime". Pas d'exagération romantique ici, mais un constat lucide : celui d'une régression terrible en cours. La répétition ré-



Charles Péguy (Ph. DR)

pond au désordre d'une histoire quittant son lit. » La citation de Péguy est tirée de son hommage à Bernard Lazare (1903). Chantre n'écrit pas que la question esthétique rencontre ou croise l'éthique et le politique; il dit qu'elle est éthique et politique. Certes, il n'est pas le premier à insister sur les particularités du style péguyste, sur le projet et la portée de cette écriture, aussi bien en prose qu'en poèmes. Et cela doit nous mener beaucoup plus loin que la simple étude stylistique(1).

L'ÂME CHARNELLE

Lire Péguy, c'est refuser de séparer les ordres. C'est répondre à une convocation – le mot est de Benoît Chantre. Et ce lien réaffirmé entre l'auteur et le lecteur n'est pas seulement destiné à recomposer une « communauté perdue », à « résoudre leur séparation initiale en une unité retrouvée qui n'apparaîtra que dans le temps de la lecture ». Cette unité, pour Charles Péguy, a un nom, en forme d'oxymore : « l'âme charnelle ». Avec ce mot, est introduite la dimension mystique, catholique, « verticale » de la pensée de l'écrivain, qui complète la « dimension horizontale, temporelle » dans laquelle il agit, écrit, publie, ferraille avec ses contemporains : Jaurès en tête. À ce propos, le chapitre que Chantre consacre aux très violentes diatribes de Péguy – cette « criante injustice » – contre l'homme politique est tout à fait passionnant, dans la mesure où il prend le recul nécessaire, en s'appuyant notamment sur la pensée de René Girard à propos de la « relation mimétique ». Le livre de Benoît Chantre, il est bon d'en prévenir le lecteur, ne se veut pas une introduction à Péguy. Il est parfois ardu, et ne présente pas, en préambule ou en conclusion, une thèse en bonne et due forme. Son grand mérite est de lier ensemble toutes les données de l'œuvre, de montrer, à partir de sa fin mystique, catholique, l'« agencement », l'« articulation », entre le saint et le héros, l'histoire et son horizon, le temporel et l'éternel. ■

Patrick Kéchichian

(1) Voir le récent dossier Péguy de la revue *Nunc* n°32, février 2014) qui comporte deux études éclairantes sur ce sujet, de Pauline Bruley et Camille Riquier.